

L'influence des agens moraux, sur les maladies mentales, a été observée, chez les personnes jeunes, plus souvent que chez les personnes de l'âge mûr ou d'un âge plus avancé. Un traitement moral est plus indiqué dans ces sortes de vésanies que dans aucune autre. Je ne suppose point que M. Leuret ait eu le dessein de le présenter comme une invention. Il est tracé, du moins implicitement et avec des détails précieux, dans les écrits des anciens. Nous avons été témoins des efforts du professeur Pinel pour l'accréditer. Il est partout, jusque dans les notes de Bosquillon sur la médecine pratique de Cullen. Quant aux travaux rustiques, lorsque, il y a plus de vingt ans, j'en exposai les avantages, l'Allemagne possédait déjà un établissement dans lequel ce moyen curatif était usité. C'est l'hôpital de Bereith; là, tous les jours, à des heures fixes et à un signal donné, les aliénés partent ensemble pour exploiter un champ. L'enceinte de l'établissement est assez vaste pour que chacun puisse remuer de la terre, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

LECTURES.

1° *Des heureux effets du narcotisme dans quelques cas de néuralgie réfractaires*, par M. Levrat aîné, de Lyon. (Commissaires : MM. Roche, Bricheveau et Jolly.)

2° *Observations de trachéotomie*, par M. Meslieurat, de Solignac. (Commissaires : MM. Guersant, Bérard et Blandia.)

3° *Remarques sur la vision des somnambules des magnétiseurs*, par M. Gerdy.

« Messieurs, je ne pensais pas l'an dernier, quand je communiquais à l'Académie de médecine mes derniers mémoires sur la vision, que je reviendrais si promptement sur ce sujet; mais des circonstances particulières m'ont forcé, pour ainsi dire, à l'étudier sous un point de vue que j'avais toujours négligé, tant il m'avait paru peu scientifique. Quoique je n'y aie pas appris grand chose, le peu que j'ai appris m'a paru assez important sous certains rapports pour m'engager à le publier,

Je me propose de raconter ici comment j'ai été conduit à m'occuper de la vision des somnambules des magnétiseurs, et je dirai sincèrement ce que j'ai observé. Si quelque erreur se glissait dans mon récit, ce ne pourrait être qu'une erreur de peu d'importance et sur une circonstance insignifiante, qui aurait échappé à mon souvenir par son peu d'importance même. Je chercherai ensuite si, par ce que j'ai vu, si, par ce que l'on sait des somnambules, on peut admettre ce que les magnétiseurs racontent du somnambulisme magnétique. Ne voulant point d'ailleurs traiter cette question à fond, je me bornerai à quelques remarques critiques sur ce sujet.

I°.

§ 1^{er}. *Observations particulières de vision dite somnambulique.*

1° J'ai, à six fois différentes, assisté à des expériences dites de magnétisme animal, je vais en donner la relation exacte.

Invité à une première séance chez M. Pigeaire. J'y trouvai MM. Arago, Adelon, Orfila et d'autres personnes. Le bandeau, à travers lequel mademoiselle Pigeaire devait lire, nous fut présenté et fut essayé par plusieurs des assistans. Je l'essayai aussi, et je déclarai qu'il ne m'empêchait pas entièrement de voir; je le prouvai immédiatement en montrant que je distinguais toujours le côté par lequel la lumière pénétrait du dehors dans l'appartement.

Mademoiselle Pigeaire, magnétisée par madame sa mère, eut les yeux fermés, et successivement couverts d'une bande de calicot, d'une petite masse de coton, et enfin d'un bandeau de velours noir épais et opaque. Le bord inférieur de celui-ci fut collé à la peau voisine au moyen de petites bandelettes de taffetas gommé; celles-ci avaient quatre ou cinq millimètres de largeur environ, deux à trois centimètres de longueur et s'étendaient du bord du bandeau sur la peau du voisinage. Les bandelettes voisines étaient en partie entrecroisées les unes avec les autres; mais il restait entre ces bandelettes de petits vides presque imperceptibles.

Les choses ainsi préparées, mademoiselle Pigeaire se plaignit bientôt de malaise, de mal de tête, agita incessamment

ses sourcils, comme une personne, qui ouvre et ferme alternativement les yeux de toutes ses forces, se frotta incessamment la région du front et des yeux, en s'appuyant dans la paume de ses mains, contre ses bras et contre madame sa mère. Ses mouvements éraillaient un peu le taffetas en ébranlant le bandeau. Après avoir attendu plus d'une grande heure, comme mademoiselle Pigeaire ne voyait pas, je fus obligé de m'en aller sans avoir moi-même rien vu qu'un commencement d'expérience qui m'inspirait plus de défiance que d'espoir... Néanmoins, j'appris le lendemain que mademoiselle Pigeaire avait fini par jouer aux cartes et par lire.

» Quelque temps après, je fus invité à une nouvelle séance, où se trouvait, je crois, entre autres, M. Donné. M. Pigeaire me pria d'appliquer, moi-même, la bande de calicot, le coton et le bandeau ; je le fis, mais ce fut M. Pigeaire qui colla le bord inférieur du bandeau à la peau voisine, au moyen des bandelettes de taffetas gommé. J'eus beau lui faire boucher les plus apparens des petits trous qu'elles laissaient entre elles, il en resta toujours quelques uns. Cette première circonstance frappa, comme la première fois, mon attention.

» Mademoiselle Pigeaire, calme et tranquille avant l'application du bandeau se mit à se plaindre, et à s'agiter, comme la première fois, dès que le bandeau fut appliqué et collé. Il paraît que c'était indispensable au succès des expériences. Cette deuxième circonstance m'inspira de la défiance.

» A force de se frotter la région des yeux, de pousser en haut son bandeau, sous prétexte qu'il la fatiguait et qu'elle souffrait à la tête, les bandelettes de taffetas qui collaient le bord du bandeau s'éraillèrent, de nouveaux trous presque imperceptibles s'ajoutèrent aux premiers. Cette troisième circonstance m'ôta toute confiance dans l'expérience.

» Mais mademoiselle Pigeaire, trouvant que le coton lui gênait l'œil, introduisit le doigt sous le bord supérieur du bandeau, qui n'était pas collé à cet endroit, et déranger le coton comme elle le voulut. Cette quatrième circonstance ne me permit pas de garder plus long-temps le silence ; je prévins donc que l'application que j'avais faite du bandeau n'ayant

pas été respectée, l'expérience devenait absolument nulle pour moi. M. Pigeaire me répondit que la levée du bandeau me prouverait que rien d'essentiel n'était changé, et que je serais alors convaincu de l'impossibilité de voir avec un pareil bandeau sur les yeux.

» Une heure et demie environ après le commencement de l'expérience, mademoiselle Pigeaire annonça qu'elle commençait à voir et qu'elle pouvait déjà distinguer des cartes. Je trouvai qu'elle avait assez travaillé pour cela. Des cartes furent apportées; pour mieux observer je demandai qu'une autre personne que moi tint les cartes. Madame Pigeaire, qui, ayant magnétisé sa fille, était supposée être seule en rapport avec elle, donna la main au joueur pour le mettre, disait-on, en rapport avec mademoiselle, c'est-à-dire pour qu'il pût être entendu de mademoiselle quand il lui parlerait. D'autres personnes désirant aussi pouvoir lui adresser des questions se firent aussi mettre en rapport magnétique avec elle. Pour apprécier cette prétention des magnétiseurs, j'évitai de me faire mettre en rapport, et mademoiselle me répondit comme aux autres quand je lui adressai la parole. Cette cinquième circonstance, je l'avouerai, m'inspira de nouveaux doutes, mais des doutes d'une autre nature que ceux que j'avais eus d'abord sur le spectacle dont j'étais rendu témoin.

« Après avoir joué aux cartes, mademoiselle Pigeaire lut dans un livre; mais en jouant, comme en lisant, elle *dirigeait la région des yeux*, et particulièrement la partie inférieure et interne du bandeau, vers l'objet qu'elle regardait, comme si elle ne pouvait l'apercevoir *que dans une direction et par une direction particulière de la tête*. Cette sixième circonstance contribua à me fortifier dans l'idée qu'elle voyait, par dessous le bord inférieur du bandeau, par de petits trous ouverts près du nez, et notamment avec l'œil droit.

» Enfin, après avoir demandé des modifications à l'expérience qui furent refusées, comme de faire lire la somnambule, en plaçant le livre à la hauteur des yeux et face à face avec le bandeau, on procéda à la levée de l'appareil et j'en fus encore chargé. Ce refus est une septième circonstance qui au-

rait augmenté mes doutes sur la fausseté de la vision magnétique de mademoiselle Pigeaire, si j'avais pu en conserver. Je levai donc l'appareil, mais après avoir fait mes réserves.

» Pour mieux apercevoir les petits trous que je croyais avoir distingués par dehors, je tournai au jour le visage de la somnambule, je renversai un peu le bandeau de haut en bas, sans en décoller le bord inférieur, je retirai le coton et la bande de calicot. Comme les yeux se trouvaient dans l'ombre, je distinguai très-bien, en bas et en dedans, près du nez, plusieurs petits trous rendus bien plus apparens en dedans du bandeau qu'en dehors, par le passage de la lumière d'un endroit éclairé dans un endroit obscur. On affirma que ces trous étaient insignifiants, qu'il n'était pas possible de voir par là; je trouvai moi qu'il devait être encore plus facile de voir par ces trous que de voir par un bandeau parfaitement opaque; et si je ne fus pas convaincu d'avoir découvert le mystère de la vision somnambulique de mademoiselle Pigeaire, j'avoue que je fus encore bien moins disposé à croire à sa clairvoyance magnétique, et que je fus même profondément convaincu du contraire. Il restait donc à rechercher comment elle voyait.

» Occupé de questions plus importantes, j'avais laissé ce sujet de côté, quand une lettre de M. Frappart y ramena mon attention, en 1840. Il m'offrait de me rendre témoin de phénomènes magnétiques très-curieux qui ne manquaient jamais, et qui lui paraissaient prouver, d'une manière incontestable, la clairvoyance de son somnambule. Comme M. Frappart m'avait envoyé avec sa lettre sa correspondance imprimée; comme je vis qu'après s'être adressé poliment d'abord, complimenteusement même, à d'autres confrères, il avait toujours fini par les traiter d'une manière très-injurieuse; comme il en avait agi de même avec M. Bailly, alors président de l'Académie de médecine, je fus entraîné à juger sévèrement la lettre de M. Frappart, et à lui répondre en conséquence. Je vous devais ces explications préliminaires pour vous mettre à même de mieux apprécier sa lettre et ma réponse.

Paris, 17 août 1840.

« Monsieur,

« Vous le savez ; généralement en ce monde, il y a cent bêtes pour un homme d'esprit, et cent hommes d'esprit pour un homme de cœur ; aussi est-on tenté de tirer l'échelle chaque fois qu'on trouve sous sa main un homme de cœur et d'esprit tout à la fois. Or, monsieur, je suis en quête des hommes de ce dernier calibre ; et d'aucuns m'assurent qu'en vous j'en rencontrerai un ! parce que, disent-ils, vous avez en partage talent, force et franchise ; (Ceci ne tire pas à conséquence ; vous savez que M. Frappart flatte d'abord pour injurier ensuite.) donc, je m'adresse à vous, bien convaincu, *s'ils ne se trompent*, que vous consentirez à voir, *puis à certifier* ce que vous aurez vu, tout ce que vous aurez vu, rien que ce que vous aurez vu ; je veux dire un ou plusieurs phénomènes magnétiques fort curieux ; voilà, monsieur, ce que j'attends *de la noblesse* de votre caractère.

» Vous trouverez ci-inclus (dans un extrait de la *Gazette des hôpitaux.*), la relation de trois faits que j'ai récemment observés.... le premier, seul, ne ~~MANQUANT~~ JAMAIS, je ne m'engage que pour le premier. En outre, comme depuis une vingtaine de jours le somnambule lit à travers un bandeau, dans le premier ouvrage venu, écrit en caractères *cicéro*, je ne doute pas qu'il ne puisse répéter devant vous cette expérience presque aussi facilement que celle des cartes.

» Au surplus, toutes *les concessions* que j'offrais à M. Bailly, je vous les offre également ; c'est justice ! ma correspondance avec cet honorable académicien vous les fera connaître.

» En réponse à la présente, j'attends de vous, monsieur, un *oui nettement exprimé*, ou un *non bien positif*. Nager entre deux eaux ne convient qu'à la faiblesse ou à la peur.

» Recevez, etc.

Signé : FRAPPART. »

« A cette première lettre, je crus devoir répondre par la suivante, pour les raisons que j'ai dites plus haut.

Paris, 19 août 1840.

« Monsieur ,

» J'ai reçu l'injonction, tout à la fois inconvenante et complimenterieuse, que vous m'avez adressée le 17 août dernier. Le ton que vous y avez pris sert et servira d'excuse et de justification au ton et à la franchise de ma réponse.

» D'aucuns, suivant votre lettre, vous ont assuré qu'en moi vous rencontreriez l'homme d'esprit et de cœur que vous cherchez, parce que, disent-ils, j'ai en partage talent, force et franchise. Ceux-là me font trop d'honneur; mais vous, monsieur, vous ne m'en faites pas assez, en ajoutant que *s'ils ne se trompent pas*, je consentirai à voir vos expériences magnétiques et à certifier ce que j'aurai vu; car c'est dire que si je ne condescens pas à vos désirs, je ne serai ni un homme d'esprit, ni un homme de cœur; c'est m'offrir, *conditionnellement*, de grosses flatteries et croire qu'un appât aussi grossier suffit à mon avidité ou à ma simplicité; c'est douter, ce qui est fort raisonnable, de la vérité d'une partie des compliments que vous me transmettez, et me jeter vos doutes à la face. Or, monsieur, ce dernier fait n'est ni poli, ni adroit de la part d'un homme qui vient demander à un autre homme, qu'il ne connaît pas et dont il n'est pas connu, une sorte de service personnel, dont il a ou croit avoir besoin. Voilà, me dites-vous ensuite, ce que j'attends de la noblesse de votre caractère. Beau caractère, ma foi! que celui qui se laisserait prendre à de pareils pièges! — Vous m'avez offert d'abord des compliments si je voulais vous signer un certificat; maintenant vous me donnez de la noblesse, mais vous attendez mon certificat, c'est-à-dire que vous me proposez toujours un échange, un marché. Je vois bien ce que vous pourriez faire de mon certificat; mais je ne vois pas ce que je pourrais faire de vos compliments et de la noblesse que vous m'offrez en retour.

» Viennent alors les expériences auxquelles vous désirez me voir assister, et vous ajoutez: Au surplus, toutes les concessions que j'offrais à M. Bailly (que vous avez vainement appelé chez vous), je vous les offre également, c'est justice!..

Des concessions ! mais lesquelles pourriez-vous m'offrir , à moi qui ne vous ai jamais rien demandé et qui n'ai même jamais eu de relation avec vous ?

» Enfin , vous terminez votre lettre par une injonction si impérieuse , qu'elle est vraiment bouffonne ; jugez plutôt : « En réponse à la présente , *j'attends* de vous , monsieur , un *oui nettement exprimé* , ou un *non bien positif*. Nager entre deux eaux ne convient qu'à la faiblesse et à la peur. » — Vous pouvez attendre , monsieur , tant qu'il vous plaira , et vous n'aurez de réponse que si cela me convient , et comme il me conviendra de vous la donner. D'ailleurs vous saurez que lorsque je pense devoir répondre oui , je dis oui ; dans le cas contraire , non , sans avoir besoin de leçon pour m'apprendre mon devoir , et surtout sans crainte et sans peur.

» Dans le cas particulier où vous voulez me placer , de quoi pourrais-je avoir peur ?.. du magnétisme ,... des magnétiseurs ? jusqu'à présent , je n'ai guère fait qu'en rire.... mais serait-ce de vous , monsieur ? Je vous l'avouerai , votre lettre , votre correspondance avec M. Bailly , que vous m'avez envoyée , m'ont inspiré un tout autre sentiment que celui de la crainte.

» Cependant , en réfléchissant à cette correspondance , en réfléchissant aux insultes que vous prodiguez à M. Bailly , qu'elles ne sauraient atteindre , parce que sa vie est cuirassée par de belles et nobles actions ; en réfléchissant à la prétention de l'avoir effrayé , que vous affichez incessamment , je crois , monsieur , que vous n'avez été si impérieux dans vos injonctions , vis-à-vis de moi , que pour m'intimider et me faire peur. Vous pouvez voir jusqu'à quel point vous y avez réussi , et juger si vous avez fait preuve d'adresse dans le mélange de flatteries , d'impolitesses et d'injonctions impératives que vous m'avez adressé.

» Après tant d'inconvenances , je devrais peut-être refuser votre invitation ; je l'accepte , néanmoins ; je veux bien voir ce que vous avez à me montrer ; mais à la condition que je pourrai amener quelques personnes à votre séance. Vous pourrez réunir ce que vous avez de plus distingué en con-

naissances et en amis ; qu'il y ait même des femmes si vous le voulez , puisque vous en appelez à vos séances ; la politesse qu'elles répandent autour d'elles, la modération qu'elles inspirent par leur présence , apaisera , du moins j'en ai l'espoir , le feu de la discussion s'il s'en élève , et éteindra le tranchant des contradictions. Je désire seulement , mais je me garde bien d'en faire une injonction ni une condition , que la raison y domine l'imagination , la folle du logis , chez tous les membres de la société. Je crains surtout les fanatiques ; ce sont des nuages épais qui obscurcissent la lumière du jour au point d'empêcher toute observation. •

» Veuillez agréer, monsieur, etc.

GERDY. »

» *Post Scriptum.* J'oubliais de vous dire que je ne prends point l'engagement de certifier tout ce que j'aurai vu et rien que ce que j'aurai vu. D'une part, je puis voir des absurdités inutiles à certifier, et d'autre part en entendre d'utiles à faire connaître. Vous voyez, monsieur, que c'est un parti pris pour moi de ne pas me laisser enfermer dans le cercle de vos injonctions. Vous avez demandé un homme de cœur ; c'est votre faute si vous n'en faites pas tout ce que vous voulez. »

A cette réponse M. Frappart me répondit à son tour, le 22 août 1840 :

« Monsieur,

« Essayer de vous faire revenir tout-à-coup du jugement que vous portez sur moi, ce serait inutile ; vous renvoyer les paroles acerbes que vous m'adressez, alors que vous croyez sans doute que je les mérite, et que je pense que vous ne les méritez pas, ce serait injuste ; enfin, ne pas vous répondre dans la crainte d'être foulé de nouveau par vous, ce serait misérable. En conséquence, sans vouloir vous dissuader ou récriminer, j'arrive au but. Après demain lundi, à une heure précise, je me rendrai chez vous, accompagné seulement d'un somnambule et de son magnétiseur. » Vient ensuite l'indication de plusieurs membres de l'Académie que M. Frappart me prie d'y inviter ; après quoi il continue en me

disant : « Vous me parlez de la folle ?... Ne la craignez pas, elle n'a rien à faire en cette affaire ; ma lettre est là, tout est réglé, l'expérience est décrite, et il s'agit bien moins de discourir que d'examiner. Quant au feu de la discussion, il ne s'allumera pas de mon côté ; s'il s'allumait du vôtre, je l'arrêtera en vous disant : Frappe, mais regarde ! » (M. Frappart me donne ici le rôle d'Euribiade et prend modestement celui de Thémistocle. Cependant il n'a pas gagné sa bataille de Salamine ; loin même de l'avoir gagnée il l'a perdue.) Il continue : et quant à des signatures, donnera la sienne qui voudra. Pour moi, je n'ai à en profiter de nulle sorte..... pas plus que je n'ai profité de celles des quarante personnes qui ont certifié le fait de mademoiselle Pigeaire.

« Recevez, monsieur, etc.

Signé : FRAPPART. »

« M. Frappart étant devenu raisonnable sur le fait des signatures, je n'avais plus d'objections à faire ; aussi, au jour indiqué par lui, il amena, sans opposition de ma part, chez moi le nommé Callyste. J'avais réuni quelques confrères parmi lesquels se trouvaient MM. les docteurs Paulin, Bell, Beaugrand, M. Christoffe, etc. J'en aurais appelé davantage si le rendez-vous convenu m'en eût laissé le temps.

« Callyste fut préalablement endormi en apparence par des pratiques dites magnétiques, puis j'appliquai moi-même sur ses yeux un tampon de *coton* cardé et par-dessus, un mouchoir plié en cravate, comme l'avait demandé M. Frappart. Les choses étant dans cet état, Callyste, qui a la physionomie des plus mobiles, se mit à en faire jouer les muscles, et en un instant, sous l'influence de la contraction des muscles du front, des sourcils et des joues qui s'élevaient et s'abaissaient alternativement comme chez une personne qui ferme et ouvre tour à tour les yeux avec force, nous vîmes le mouchoir se resserrer en corde, remonter contre les sourcils, le coton cardé saillir en bas et en dessous au point d'être prêt de se détacher et de tomber. Les choses étaient par trop changées pour les laisser dans cet état ; je rétablis donc le bandeau, un instant après Callyste déranger de nouveau tout l'ap-

pareil en reproduisant les mouvemens qu'il avait exécutés d'abord ; je le rétablis encore ; mais Callyste était aussi habile à le déranger que j'étais soigneux à m'y opposer. Alors, tout endormi qu'était le somnambule, il me déclara qu'il ne pourrait jamais voir si je le touchais à chaque instant ; je lui répondis que tant qu'il dérangerait son bandeau par ses efforts et les mouvemens de ses joues et de son front, je le rétablirais. M. Ricard son magnétiseur et M. Frappart l'ayant engagé à essayer de jouer aux cartes en remuant la face le moins possible, il essaya en effet ; mais il en fit assez pour déranger encore le bandeau, et dans un moment, après s'être plusieurs fois trompé sur les cartes qu'on lui jouait, il parvint à en nommer quelques-unes. Alors je rétablis le bandeau en le rabaisant et repoussant le coton par dessous et sur les yeux, Callyste se fâcha, déclara qu'il ne pouvait continuer l'expérience et arracha l'appareil avec humeur.

» Cet insuccès ne découragea point M. Frappart ; il m'offrit une autre séance. J'acceptai sa proposition ; mais ayant un petit voyage à faire, il fut convenu que j'en fixerais le jour ; je l'annonçai le 8 septembre à M. Frappart. Le lendemain même, il me répondit et me dit entre autres choses : « Je regrette que vous n'ayez pu choisir un autre domicile que le vôtre. » (Les personnes que j'avais invitées, d'après la désignation de M. Frappart lui-même, avaient décidé qu'on se rassemblerait chez moi. C'étaient MM. Barthélemy, Chervin, Nacquart, Rayer, etc., de l'Académie, et j'y en avais réuni quelques autres.) « Je crains, ajoutait-il, que l'expérience ne manque une seconde fois, à cause de l'émotion qu'éprouvera nécessairement Callyste en revoyant les lieux où il a échoué... Comme votre intention est plutôt de voir l'expérience que de la faire manquer, je dois vous prévenir que pour qu'elle réussisse il ne faut apporter *aucun changement dans la manière ordinaire de procéder*.
En conséquence, je demande que tout se pratique, au moins cette fois, *sans trop serrer le bandeau*, sans y toucher après son application et sans laisser approcher les spectateurs de trop près, par exemple, de deux pieds et demi à trois pieds. »

Accorder de pareilles demandes, c'était permettre au somnambule de recommencer ses jongleries ; je l'avais surpris même se découvrant l'œil en s'appuyant de son front dans ses mains et poussant en haut son bandeau. Aussi, lorsque nous fûmes réunis pour la séante, nous rejetâmes la proposition de M. Frappart, ne voulant assister qu'à des expériences sérieuses, convaincantes, et non à des expériences imparfaites, dont on ne peut rien déduire d'utile avec certitude ; de semblables expériences n'auraient été propres qu'à amuser la curiosité et l'oisiveté des personnes du monde.

» Le somnambule fut amené tout endormi, c'est-à-dire qu'il avait les yeux fermés ; aussi était-il conduit par la main de son magnétiseur. Où celui-ci l'avait-il endormi ? où avait-il fait les tours de passe qu'on pratique pour cela ? Était-ce dans la rue, sur mon escalier ? En vérité, je n'en sais rien ; nous ne nous en sommes pas informés, tant ce point de l'affaire nous intéressait peu. Pourquoi l'avait-il endormi ? je ne le sais pas davantage. Était-il endormi réellement ? je crois qu'il l'était comme je le suis, lorsque je suis parfaitement réveillé.

» Quoi qu'il en soit, voici ce qui arriva :

» Le bandeau fut appliqué comme la première fois, le somnambule le déplaça en faisant les mêmes grimaces, je le rétablis avec la même opiniâtreté à chaque fois qu'il le dérangea, il ne put rien voir, se fâcha et s'en alla très-mécontent, en disant qu'il lui était impossible de voir puisqu'on touchait le bandeau à chaque instant. C'était une vérité trop vraie, trop évidente pour être contestée.

» M. Frappart reconnut et avoua ce nouvel insuccès comme vous allez le voir.

» Je croyais que tout était fini pour toujours, je n'y pensais plus, quand cette année le 23 mars 1844, je reçus de M. Frappart une nouvelle invitation à revoir des phénomènes magnétiques chez lui.

» Lorsque l'année dernière, me disait-il, je vous ai proposé de voir une expérience magnétique, vous avez accepté sur-le-champ et j'ai été battu ! car l'expérience a manqué deux fois de suite. Aujourd'hui, ayant ou croyant avoir un phénomène à

vous montrer, je vous fais la même proposition. Serai-je plus heureux ? Je ne sais. Si vous consentez à un examen *de seulement quarante minutes*, l'un de nous deux y gagnera : je serai *détrompé ou vous serez ébranlé.* »

» Vous voyez que si M. Frappart ne peut pas voir la vérité qui lui crève les yeux, du moins il se sent obligé à un peu plus de prudence qu'auparavant. Voilà l'homme, le voilà tel que la nature l'a fait, un mélange d'orgueil et d'humilité ; quand la nécessité l'y force, il courbe le front, il humilie extérieurement sa fierté, mais intérieurement l'orgueil humain résiste, parcequ'il espère se relever.

» N'ayant pu me rendre à cette invitation de M. Frappart, j'en reçus une autre où il me disait : « l'expérience d'hier a, dit-on, réussi. Du reste, je n'attache pas à ce fait plus d'importance qu'ils n'en méritent. La dormeuse ne s'y prend pas autrement que vous et moi pour voir, elle se sert de ses yeux ; seulement ses yeux me paraissent si bien fermés, bouchés et calfeutrés, *ils reluquent si baroquement* les objets à désigner, et moi j'y regarde de si près, que si cette fille me joue, je lui pardonne : elle est habile. » Quand il s'agit de savoir si un fait se passe comme on assure qu'il se passe, il faut savoir comment il s'accomplit. L'habileté du jongleur ne le justifie pas de tromper. Au reste, je cite surtout ce passage pour montrer, parce que j'en aurai besoin plus bas, comment les somnambules regardent d'une manière singulière, et comment ils s'y prennent pour voir. Je n'en veux pas davantage en ce moment.

» Je me rendis donc à l'invitation de M. Frappart, je vis magnétiser mademoiselle Prudence ; je la vis s'endormir, du moins encore en apparence, comme les précédens somnambules. Alors : 1° on lui colla verticalement sur les bords réunis des paupières deux petites bandelettes de taffetas gommé d'un à deux centimètres de long, sur quatre ou cinq millimètres de large ; 2° une troisième fut collée tout le long des bords palpébraux rapprochés ; 3° une lame de taffetas gommé recouvrit les paupières dans toute leur étendue, jusqu'au-delà de la commissure externe et jusqu'à un millimètre environ de là

commissure interne, près du nez ; de haut en bas cette lame s'étendit du sourcil jusqu'au sillon au motus qui sépare la paupière inférieure de la joue ; 4° un morceau de peau de l'étendue de l'ouverture des paupières à peu près, fut placé sur la première lame de taffetas ; et 5° par dessus fut appliquée une deuxième lame de taffetas.

» Tous ces morceaux de taffetas avaient été trempés dans un verre d'eau fraîche pour être ramollis et collés sur la peau.

» Cette opération finie, la magnétisée resta un instant tranquille comme si elle eût dormi. Cependant le taffeta sécha, au moins en partie. Je ne vis pas la somnambule faire de mouvement apparent pour froncer les yeux et détacher le taffetas, ni l'érailler par aucun frottement ; mais je n'assurerais pas qu'elle n'en a pas fait, car je ne l'ai pas toujours regardée. D'ailleurs comme elle se penchait souvent en avant en se couvrant le front avec ses mains et ses cartes pour les reconnaître, ses mouvemens auraient bien pu m'échapper. Au bout de dix minutes environ, elle essaya de jouer aux cartes. Elle prit celles qui lui furent données, elle prit également la retourne, les porta à la région des yeux et au voisinage, comme si elle eût cherché à les reconnaître par un point de circonférence des emplâtres ; et enfin, après un temps plus ou moins long, d'un quart d'heure, une demi-heure et davantage, elle finit par les distinguer assez bien pour en indiquer quelques-unes avec exactitude et même pour lire et faire d'autres tours qui dépendent de la vision, par exemple de distinguer les cartes à une faible lumière, mais à une lumière qui suffisait pour me les faire distinguer, mes yeux étant d'ailleurs entièrement libres.

» J'assistai à deux séances différentes, et en examinant chaque fois, à plusieurs reprises, les emplâtres, je reconnus que peu après leur application les emplâtres de taffetas se dessèchent, se recoquillent par leur circonférence et se décolle ordinairement dans un assez grand nombre de points. Aussi, pour prouver ces effets aux assistans, ai-je pris la précaution de glisser par les décollemens dont je viens de parler

des morceaux de cartes de 3 à 4 millimètres de largeur. C'est ce que je fis à la seconde séance expérimentale dont je fus témoin chez M. Frappart et où étaient aussi MM. Londe, Requin, M. Bourdon, je crois, et d'autres encore.

» On me dit, il est vrai, que ces décollemens étaient insignifiants, que puisqu'il y avait plusieurs lames de taffetas superposées, les lames internes destinées à suppléer les plus extérieures devaient s'opposer au passage de la lumière; qu'on s'en assurerait au reste en enlevant les emplâtres. Je répondis que puisque les lames superficielles se décollaient, les profondes pouvaient se décoller aussi; qu'elles étaient *peut-être* décollées et permettaient *peut-être* le passage d'une lumière suffisante pour la vision d'ailleurs imparfaite de la somnambule; qu'on ne faisait pas la science avec des *peut-être* et des incertitudes; qu'il suffisait qu'un fait fût douteux pour qu'on ne pût pas le donner comme certain, et qu'en définitive la faculté de voir à travers un corps opaque n'était point prouvée par le fait de mademoiselle Prudence.

» Enfin arriva le moment de lever les emplâtres: on apporta de l'eau pour les mouiller et les décoller. Je fis remarquer qu'en mouillant les emplâtres on les ramollissait de nouveau; que par cela même on réappliquait et recollait le taffetas à la peau, comme on ferait une étoffe en la mouillant étendue sur la surface d'un corps quelconque; que pour juger l'état des emplâtres il fallait les décoller à sec, en les renversant de haut en bas, laissant les yeux dans l'ombre, tandis qu'on éclairerait la surface extérieure de l'emplâtre avec des lumières artificielles pour distinguer par le passage de la lumière à travers les décollemens des emplâtres les trous et les décollemens les plus déliés s'il y en avait. — On me répondit qu'en opérant ainsi j'arracherais les cils de la somnambule, que je lui déchirerais les paupières et que je la ferais horriblement souffrir. Je répliquai à mon tour que si l'on ne pouvait opérer comme je le demandais, l'expérience était complètement nulle et ne pouvait rien prouver; qu'il n'était pas nécessaire de commencer une expérience qu'on savait d'avance ne pouvoir pas achever, et qu'il eût beaucoup mieux valu ne la pas commencer.

» M. Frappart me demanda alors ce qu'il fallait pour me convaincre et si je serais convaincu par telle modification de l'expérience qu'il me proposa, dans le cas où la somnambule parviendrait à lire. Je lui répondis que la croyance et les convictions ne dépendaient point de la volonté, que l'on ne pouvait pas plus s'engager à croire qu'à ne pas croire; que la croyance étant un jugement porté par l'esprit sur la vérité d'un fait, était forcée; qu'on n'était point le maître de l'appréciation qu'on en faisait, et que je ne comprenais pas qu'on me demandât à l'avance si je serais convaincu.

» Dès ce moment tout fut fini, je me retirai, et je me promis d'étudier expérimentalement le mystère de la vision de mademoiselle Prudence.

» Tout le monde sait qu'on distingue très-bien les objets à travers un trou d'épingle percé dans une carte; qu'on se sert même de ce moyen, qui est un jeu d'enfant, pour regarder à son aise le disque éblouissant du soleil. Ce souvenir me fit supposer que les somnambules pourraient bien voir par le même mécanisme. Je me proposai donc de m'en assurer par l'expérience. En attendant, comme je pouvais en tenter de suite plusieurs très-simples et très-faciles, je les essayai aussitôt.

» Je fis successivement avec la pointe seulement d'une épingle et sans y passer le corps de l'épingle un et puis plusieurs trous très-fins à une carte. Je m'assurai que l'on pouvait très-bien distinguer par un seul et encore mieux par plusieurs trous; qu'on pouvait lire facilement par ces trous si le livre était suffisamment éclairé; qu'on voit d'autant plus aisément que les trous sont plus nombreux, parce qu'en regardant par des trous écartés les uns des autres par des intervalles de 1 à 2 millimètres, on voit par tous les trous voisins à la fois comme s'il n'y en avait qu'un seul; que les intervalles n'apparaissent que comme des fils imperceptibles ou comme des ombres légères.

» Je venais d'obtenir ces résultats quand je reçus la visite de M. C., un de mes amis, qui n'est pas médecin, mais qui a l'esprit droit et un bon jugement. Comme il avait assisté la veille à la séance de M. Frappart, nous en parlâmes; je lui fis vérifier les résultats que je venais d'obtenir; je lui parlai

des expériences que je voulais faire pour bien apprécier la prétendue vision magnétique de mademoiselle Prudence. Il m'offrit lui-même de s'appliquer sur les yeux des emplâtres analogues à celles de cette somnambule, et nous convînmes d'en répéter et copier autant que possible les expériences. ■

» Occupé d'autres choses plus sérieuses et plus importantes qui absorbaient mon attention, nos expériences n'étaient encore qu'un projet quand un jour, chez lui, l'opposition d'un chaud partisan du magnétisme animal, d'ailleurs journaliste et publiciste très-distingué, engagea M. C. à essayer de voir des cartes ayant sur les yeux des emplâtres analogues à ceux de mademoiselle Prudence,

» Un seul œil fut couvert avec l'emplâtre, l'autre le fut avec la main du partisan du magnétisme animal. Néanmoins les cartes furent nommées sans erreur immédiatement après l'application de l'emplâtre sur l'œil droit, et M. C. nous déclara qu'il voyait très-clair, que la lumière lui venait de différens côtés, d'en haut, d'en bas surtout, et par l'angle interne de l'œil; qu'elle venait par des décollemens du taffetas, et aussi à travers son tissu autour du morceau de peau interposé dans le taffetas. Le taffetas, opaque avant son application, ne pouvait être devenu transparent que par la dissolution de la colle de poisson déposée à sa surface et entraînée par le mouillage de son tissu, et c'est précisément ce qui arrive (du moins dans certains cas) et ce qu'on n'aurait pas soupçonné sans en faire l'expérience.

» Depuis, M. C. s'est amusé à se faire passer pour somnambule auprès de ses amis, et il s'est assuré que le moindre effort pour rapprocher et écarter les paupières suffit pour produire des décollemens invisibles au dehors et qui néanmoins laissent arriver la lumière jusqu'aux yeux et permettent d'y voir assez pour jouer aux cartes et lire dans un livre.

» MM. Burdin et Dubois, m'ayant demandé, sur les faits dont je viens de vous entretenir, une note qu'ils ont imprimée dans leur ouvrage sur le magnétisme animal (1), je reçus, le

(1) *Hist. académique du Magnétisme animal.* Paris, 1881, pag. 605.

26 mai dernier, une nouvelle épître de M. Frappart; car il dort moins encore que ses somnambules, si la chose est possible. Il m'y faisait de nouvelles propositions; ma réponse du 23 mai va donner une idée suffisante de sa lettre qui est un peu longue et ne présente rien de nouveau d'ailleurs.

« Monsieur, lui écrivais-je, je vous demande mille excuses de ne vous avoir pas immédiatement répondu, mais j'ai tant d'occupations importantes qu'il m'est difficile de trouver un instant pour le magnétisme. Vous me faites trop d'honneur, monsieur, de tant insister pour m'engager à prendre part à vos occupations favorites (1); vous m'en faites beaucoup trop surtout en m'offrant de reconnaître la vérité de mes expériences sur M. C. et d'abjurer publiquement nos erreurs, si je veux m'engager avec vous dans une nouvelle série d'expériences et vous prouver que vous avez été abusé.

« Ce serait, sans doute, beaucoup d'honneur pour moi d'accomplir une aussi grande entreprise; mais je vous l'avouerai à ma honte, soit que j'ai l'âme trop commune, soit que je manque de courage je n'ai pas l'ambition de tenter l'entreprise. Votre âme si ardente, trouvera cela bien lâche de ma part, je ne m'en défendrai pas, monsieur. Vous pouvez même affirmer que je n'ai pas la moindre envie de chercher à vous désabuser parce que cela me semble impossible et qu'il ne me paraît pas raisonnable de tenter l'impossible. Je ne puis plus faire que des vœux au ciel pour vous, monsieur, et je prie Dieu qu'il vous éclaire afin qu'à votre tour, vous réfléchissiez la lumière sur les ignorans et même sur les savans puisque tel est le noble but de votre ambition. Au reste, si vous tenez à voir mes expériences, comme ce sont les mêmes que j'ai vues faire chez vous sur mademoiselle Prudence, vous pouvez les répéter sur la première personne venue, et je suis certain que vous réussirez comme avec mademoiselle Prudence et aussi bien que moi, sans magnétisme, ni aucune espèce de simagrée.

« Veuillez agréer, monsieur, etc.

Signé : GERDY. •

(1) L'auteur m'avait invité plusieurs fois déjà par l'intermédiaire d'un de nos collègues de l'Académie.

Je croyais encore en avoir fini avec les expériences magnétiques de M. Frappart, mais il est tenace. En conséquence, je reçus encore une nouvelle lettre par un commissionnaire qui me présentait en outre, pour me tenter, un masque de plomb percé au front. « Malgré ce masque luté à son pourtour avec de la terre glaise, Prudence voit, quoiqu'en outre ses yeux soient mécaniquement clos par du taffetas gommé, » m'écrivait M. Frappart. S'il ne m'eût dit dans sa précédente lettre, que mademoiselle Prudence voyageait avec M. Laurent et qu'elle ne serait pas de retour avant un mois, je me serais laissé aller au désir de la démasquer dans ce dernier tour; mais il fallait attendre un mois!... je me bornai donc à faire remercier M. Frappart de sa complaisance par son commissionnaire et à refuser.

Observations générales sur la vision des magnétisés.

Après avoir répété sur M. C. les expériences dont j'ai plus haut rendu compte, je les ai répétées encore sur d'autres personnes et sur moi-même pour mieux apprécier les faits, courir de moins en moins les risques de m'égarer et me tenir de plus en plus près de la vérité. J'ai obtenu les mêmes résultats, mais avec de petites différences qui m'ont paru relatives à l'application des emplâtres, à la proéminence du contour des orbites, à l'étendue de la vision dans chaque individu et à la nature du taffetas mis en usage.

« Lorsque les emplâtres ne dépassent les commissures des paupières, et surtout l'interne, qu'autant qu'il est nécessaire pour les cacher aux yeux des spectateurs, la vision est prompte et facile, parce que le moindre décollement vers l'angle interne la rétablit ordinairement aussitôt.

» C'est aussi une circonstance avantageuse, que l'emplâtre ne dépasse pas sensiblement le sillon sous-palpébral qui sépare la paupière inférieure de la joue.

» Lorsque le contour des orbites est très-proéminent ou que l'œil est très-enfoncé, sous le sourcil, dans l'orbite, que le dos du nez à sa racine est très-saillant, ces circonstances ren-

dent la vision beaucoup plus difficile. Il m'est arrivé, en opérant sur soi-même, de voir long-temps la lumière à l'angle interne de l'œil, et même la surface de mon nez sans pouvoir lire; mais aussitôt que le décollement était assez considérable pour me permettre de voir par dessus mon nez, au niveau de la racine, je pouvais lire, quoiqu'un peu difficilement. J'ai vu des personnes qui distinguaient les objets par des décollemens à la partie supérieure des emplâtres, vers les sourcils. Ces personnes avaient les yeux peu enfoncés.

» On peut distinguer des cartes du côté de la tempe, mais il est difficile de lire par les décollemens qui se font de ce côté.

» Les plus favorables et les plus commodes de ces décollemens varient encore suivant les personnes et la manière dont les emplâtres sont collés, et plus ou moins étendus au-delà de l'ouverture des paupières.

» La longueur de la vue doit aussi modifier les résultats, parce qu'en s'approchant beaucoup d'un livre, quand on a la vue basse, on projette ordinairement sur ce livre des ombres qui en rendent les caractères moins apparens. Cependant, comme je n'ai pas expérimenté sur des personnes à vue très-basse, je n'ai pas obtenu de grandes différences à cet égard.

» On conçoit que si l'on avait affaire à une personne affectée d'un vice quelconque de la vision, de nyctalopie, par exemple, cette circonstance pourrait produire des résultats très-extraordinaires.

» Quant aux taffetas, ils produisent des effets très-divers, suivant leur force, la densité de leur tissu, et suivant l'épaisseur de l'ictyocolle dont ils sont couverts. Ceux qui sont minces se collent mieux sur la peau, mais ils laissent distinguer les cartes et même les gros caractères d'un livre avec assez de facilité, comme je m'en suis assuré par moi-même et par d'autres. J'ai déjà dit plus haut que cela tient à ce que l'eau dissout et enlève l'ictyocolle.

» Il n'en est pas de même des taffetas très-forts, à tissu serré et à vernis épais; mais ceux-là se collent plus difficilement à la peau et se décolent avec une grande facilité.

» Avec les premiers, on peut voir par des décollemens et à travers les tissus ; avec les seconds, on ne voit guère que par des décollemens ordinairement plus nombreux et plus étendus.

» Les difficultés ou l'impossibilité que l'on éprouve à voir et à lire sont toujours subordonnées à des obstacles mécaniques très-variables, et l'on s'en rend un compte facile lorsqu'on expérimente sur soi-même avec un peu d'attention. Il est d'ailleurs facile de reconnaître que ces difficultés ou cette impossibilité sont les mêmes que celles qu'on a observées chez mademoiselle Prudence. *Elle reluque baroquement* les objets à désigner, disait M. Frappart dans sa lettre citée plus haut, pour exprimer la singularité de son regard. Cette bizarrerie est due à ce que l'on ne peut voir ordinairement que par les décollemens de la circonférence des emplâtres. En conséquence, on est obligé de tourner tantôt le bord interne, tantôt le supérieur, tantôt l'inférieur, tantôt l'externe vers les objets, en inclinant la tête d'une manière plus ou moins prononcée dans l'un ou l'autre de ces différens sens.

» La conformité des moyens employés par mademoiselle Prudence, par mes amis et moi, ne nous a laissé aucun doute sur la conformité du mécanisme de la vision chez elle et chez nous.

» Dans la première séance, elle fut au moins une demi-heure avant de pouvoir distinguer les cartes ; dans la seconde, elle les distingua beaucoup plutôt. J'ai observé les mêmes variétés dans mes expériences.

» Quelquefois mademoiselle Prudence ne peut faire que certaines expériences : distinguer des cartes, quelquefois encore jouer, quelquefois même lire : d'autres fois se mirer, approcher à un signe fait avec le doigt, et suivre son magnétiseur qui fuit à son approche pour prolonger l'expérience. J'ai obtenu des résultats analogues dans mes recherches.

« En conséquence, comme les moyens employés par mes amis et par moi-même, pour voir et distinguer les objets, sont les mêmes que ceux dont se sert mademoiselle Prudence ; comme les variétés des résultats obtenus par nous sont encore

les mêmes que ceux dont j'ai été rendu témoin, j'en conclus que mes amis et moi nous voyons par le même mécanisme que mademoiselle Prudence.

» Il paraît qu'il lui arrive quelquefois d'être toute une séance sans voir. Je ne le nie pas, mais je suis persuadé qu'elle ne resterait pas vingt-quatre heures sans voir, et que même avant ce temps, elle verrait très-bien, parce que les emplâtres finiraient toujours par se décoller. Pour moi, je n'ai rien rencontré de semblable. J'ai fait mes essais sur quatre personnes, moi y compris; nous avons tous vu dans un temps assez court; au bout de cinq, dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure au plus. Au reste, je ne crois point aveuglément aux paroles de mademoiselle Prudence. Soit qu'elle s' imagine qu'il convient quelquefois de ne pas voir du tout et de tromper l'attente des curieux, pour mieux leur persuader qu'elle a les yeux parfaitement bouchés, soit qu'elle soit bien aise de faire désirer la chose pour lui donner plus de prix et la mieux faire accueillir, vraie pensée de femme; toujours est-il que je lui ai vu toucher et marquer distinctement avec le bout de son doigt tous les points d'un neuf de pique, et déclarer ensuite qu'elle ne pouvait pas nommer la carte. Qu'on n'aille pas se récrier sur cette interprétation de ma part. La ruse est une des armes naturelles à la femme, et si Dieu la lui a donnée pour la protéger dans sa faiblesse, il faut convenir qu'elle ne la laisse pas rouiller. Au reste, ce que j'en dis est seulement pour expliquer un fait très-commun chez le beau sexe, et dont j'admire le but providentiel loin de le blâmer.

Bien que M. Laurent, le magnétiseur de mademoiselle Prudence, n'ait pas voulu lui enlever les emplâtres de taffetas, sans les mouiller; bien que M. Frappart ait appuyé M. Laurent dans son refus, je les ai enlevés sans les mouiller de dessus mes yeux, et de dessus les yeux d'autres personnes, sans causer de douleurs réelles et sans arracher sensiblement les cils. Les craintes que MM. Laurent et Frappart manifestaient à cet égard n'étaient-elles pas exagérées? Avaient-elles ou pour but d'empêcher la vérification du décollement des

GERDY. — REMARQUES SUR LA VISION DES SOMNAMBULES. 741
emplâtres, et de découvrir les passages par lesquels la lumière arrivait aux yeux ?

Autres observations particulières.

» Désirant étudier le mécanisme de la vision, empêchée par l'usage des bandeaux, je choisis celui qu'emploie M. Ricard sur Calyste, parce qu'il est si simple que tout le monde peut se le procurer et le faire avec un mouchoir ou un foulard et deux tampons de coton cardé.

» En conséquence, je me suis appliqué sur les yeux deux gros tampons bien élastiques, et par dessus un foulard bien grand et bien épais, faisant deux tours et se nouant sur les yeux ou sur la racine du nez. Cet appareil, remplissant exactement le creux de mes orbites et pressant mollement, mais fortement, la surface de mes yeux, je n'y voyais absolument rien. Quiconque s'en serait tenu à ce résultat immédiat, aurait regardé la vision comme à jamais impossible avec un semblable appareil, mais Calyste parvenait à voir en faisant des grimaces, en s'appuyant dans la paume de ses mains, soulevant le bandeau par cette manœuvre ; je me mis donc à imiter mon illustre maître. Cependant, comme je ne tenais pas à me tromper, j'y apportai plus de précaution, je ne m'appuyai pas le front dans ma main, je ne portai point la main au bandeau, et je me bornai à ouvrir et à fermer tour-à-tour les yeux de toutes mes forces. Ces manœuvres m'échauffèrent et m'irritèrent un peu les bords des cils et des paupières contre les tampons de coton, et c'est très-probablement pour protéger les yeux contre le coton qui tend à s'engager alors entre les paupières que M. Pigeaire couvrait d'abord d'une bande de calicot les yeux de sa fille. Cette bande, qui jouait là en apparence le rôle d'un obstacle, n'était qu'un moyen protecteur imaginé par la tendresse paternelle.

» En levant la tête, pour essayer de voir par le bord inférieur du bandeau, et l'abaissant ensuite, je m'aperçus que les mouvemens alternatifs d'extension et de flexion de la tête et de la nuque, distendaient mon bandeau, le relâchaient à chaque fois et le faisaient descendre un peu. Quand j'eus bien

les mêmes que ceux dont j'ai été rendu témoin, j'en conclus que mes amis et moi nous voyons par le même mécanisme que mademoiselle Prudence.

» Il paraît qu'il lui arrive quelquefois d'être toute une séance sans voir. Je ne le nie pas, mais je suis persuadé qu'elle ne resterait pas vingt-quatre heures sans voir, et que même avant ce temps, elle verrait très-bien, parce que les emplâtres finiraient toujours par se décoller. Pour moi, je n'ai rien rencontré de semblable. J'ai fait mes essais sur quatre personnes, moi y compris; nous avons tous vu dans un temps assez court; au bout de cinq, dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure au plus. Au reste, je ne crois point aveuglément aux paroles de mademoiselle Prudence. Soit qu'elle s' imagine qu'il convient quelquefois de ne pas voir du tout et de tromper l'attente des curieux, pour mieux leur persuader qu'elle a les yeux parfaitement bouchés, soit qu'elle soit bien aise de faire désirer la chose pour lui donner plus de prix et la mieux faire accueillir, vraie pensée de femme; toujours est-il que je lui ai vu toucher et marquer distinctement avec le bout de son doigt tous les points d'un neuf de pique, et déclarer ensuite qu'elle ne pouvait pas nommer la carte. Qu'on n'aille pas se récrier sur cette interprétation de ma part. La ruse est une des armes naturelles à la femme, et si Dieu la lui a donnée pour la protéger dans sa faiblesse, il faut convenir qu'elle ne la laisse pas rouiller. Au reste, ce que j'en dis est seulement pour expliquer un fait très-commun chez le beau sexe, et dont j'admire le but providentiel loin de le blâmer.

Bien que M. Laurent, le magnétiseur de mademoiselle Prudence, n'ait pas voulu lui enlever les emplâtres de taffetas, sans les mouiller; bien que M. Frappart ait appuyé M. Laurent dans son refus, je les ai enlevés sans les mouiller de dessus mes yeux, et de dessus les yeux d'autres personnes, sans causer de douleurs réelles et sans arracher sensiblement les cils. Les craintes que MM. Laurent et Frappart manifestaient à cet égard n'étaient-elles pas exagérées? Avaient-elles eu pour but d'empêcher la vérification du décollement des

emplâtres, et de découvrir les passages par lesquels la lumière arrivait aux yeux ?

Autres observations particulières.

» Désirant étudier le mécanisme de la vision, empêchée par l'usage des bandeaux, je choisis celui qu'emploie M. Ricard sur Calyste, parce qu'il est si simple que tout le monde peut se le procurer et le faire avec un mouchoir ou un foulard et deux tampons de coton cardé.

» En conséquence, je me suis appliqué sur les yeux deux gros tampons bien élastiques, et par dessus un foulard bien grand et bien épais, faisant deux tours et se nouant sur les yeux ou sur la racine du nez. Cet appareil, remplissant exactement le creux de mes orbites et pressant mollement, mais fortement, la surface de mes yeux, je n'y voyais absolument rien. Quiconque s'en serait tenu à ce résultat immédiat, aurait regardé la vision comme à jamais impossible avec un semblable appareil, mais Calyste parvenait à voir en faisant des grimaces, en s'appuyant dans la paume de ses mains, soulevant le bandeau par cette manœuvre ; je me mis donc à imiter mon illustre maître. Cependant, comme je ne tenais pas à me tromper, j'y apportai plus de précaution, je ne m'appuyai pas le front dans ma main, je ne portai point la main au bandeau, et je me bornai à ouvrir et à fermer tour-à-tour les yeux de toutes mes forces. Ces manœuvres m'échauffèrent et m'irritèrent un peu les bords des cils et des paupières contre les tampons de coton, et c'est très-probablement pour protéger les yeux contre le coton qui tend à s'engager alors entre les paupières que M. Pigeaire couvrait d'abord d'une bande de calicot les yeux de sa fille. Cette bande, qui jouait là en apparence le rôle d'un obstacle, n'était qu'un moyen protecteur imaginé par la tendresse paternelle.

» En levant la tête, pour essayer de voir par le bord inférieur du bandeau, et l'abaissant ensuite, je m'aperçus que les mouvemens alternatifs d'extension et de flexion de la tête et de la nuque, distendaient mon bandeau, le relâchaient à chaque fois et le faisaient descendre un peu. Quand j'eus bien

travaillé, bien fait mes grimaces, au bout de dix minutes environ, mon bandeau étant à peine abaissé et me cachant encore en partie les sourcils, j'aperçus la lumière. J'expérimentais avec un officier de marine distingué, auteur d'observations géologiques et géographiques autour du monde, homme de science par conséquent, qui s'assura que mes yeux restaient, en apparence, parfaitement couverts et qu'il ne pouvait nullement les entrevoir. Néanmoins, un instant après, j'aperçus par en haut les livres de ma bibliothèque, j'en lus les titres en les lui montrant du doigt l'un après l'autre; je lus un imprimé et tout ce que je voulais lire. L'expérience avait donc complètement réussi; seulement je voyais par en haut, tandis que Calyste, quand il a pu nommer les quelques cartes que je lui ai laissé voir, me paraissait les regarder par en bas. Néanmoins, d'après mon expérience et aussi d'après les mêmes essais, répétés sur lui-même par l'officier de marine dont je viens de parler, je crois maintenant que Calyste voit plutôt ou plus souvent, comme nous, par en haut que par en bas.

» N'ayant pas le courage de consacrer plus de temps à de pareilles études, je n'ai pas poussé plus loin des expériences qui ressemblaient par trop à un jeu de colin-maillard.

» Au reste, la voie est ouverte; ceux qui voudront aller plus loin le peuvent, et je crois que ce ne sera pas difficile. Qu'ils observent bien et de très-près les somnambules; qu'ils notent avec soin la direction suivant laquelle et suivant lesquelles ils regardent, afin de distinguer les directions réelles d'avec les directions feintes de leur regard; qu'ils répètent et varient les expériences à plusieurs reprises, s'ils ne réussissent pas d'abord, et je suis persuadé que la plupart du temps ils finiront par découvrir le mystère. Je le pense, parce que la plupart des somnambules sont des ignorants assez peu éclairés; qu'ils ne peuvent guère avoir pour nous tromper que des ruses et des moyens grossiers; que, dans les expériences dont je viens de faire le récit, la vérité a été si facile à trouver que j'ai hésité un moment à publier des recherches aussi simples, et que je ne l'aurais jamais fait si elles n'eussent pu servir à démasquer de coupables jongleries.

les
parti
rapp
é
était
pais
s'ils
des
par
endi
gna
pod
for
nai
les
écr.
reu
au
vot
bur
mex
mer
terr
par
pla
ne
est
gu
soi
pr.

II°.

Considérations générales sur la vision des magnétisés.

« Voyons si ce que l'on sait de la vision des somnambules magnétisés en général, comme ce que nous en avons vu en particulier, autorise à admettre ce que les magnétiseurs en rapportent.

» Autrefois et devant les gens du monde, les somnambules étaient des êtres privilégiés, dotés par les magnétiseurs de puissances à faire trembler les rois et les peuples eux-mêmes, s'ils en eussent été réellement dotés par la nature. Ils avaient des yeux partout, c'était la fable d'Argus réalisée; ils voyaient par la nuque, par le dos, par le nombril et par cent autres endroits. La puissance de leur vue était immense : ils distinguaient ce qui se passe dans la lune ; ils voyaient aux antipodes, au travers de la terre ; et si les somnambules de cette force étaient rares, on en trouvait communément qui reconnaissaient les personnes à travers les murailles, devinaient les lettres qui étaient dans les poches, et lisaient ce qui était écrit dans ces lettres.

» Mais chose singulière et vraiment inexplicable ! ces heureux temps sont passés, et ces miracles ne se montrent plus, au moins devant les académies, les sociétés savantes et surtout devant des hommes sévères. Pendant trois ans, le prix Burdin les a défiés, et les célébrités du magnétisme n'ont pu montrer un somnambule qui lût, je ne dis pas à travers l'immensité des cieux, dans la lune ; je ne dis pas au travers de la terre, à travers l'épaisseur d'une muraille, par la nuque ou par le talon, mais seulement à travers une feuille de papier, placée à un millimètre de distance de la page à lire. Non, il ne s'en est pas trouvé un seul. Le magnétisme de nos jours est bien humilié, il faut en convenir, comparativement au magnétisme d'autrefois ! Il le sent bien, il le sait mieux que personne, tout le mal que lui a fait M. Burdin avec son prétendu prix, qui n'était qu'un appât doré destiné à humilier et à baf-

fouer le magnétisme (1). Aussi voyez quelle récrudescence et quelle agitation il se donne pour se relever du rude coup qui lui a été porté ! Mais il a beau faire, il reste acquis à l'histoire que, PENDANT TROIS ANS, IL N'Y A PAS EU UN SOMNAMBULE QUI PUT LIRE A TRAVERS LA FEUILLE DE PAPIER LA PLUS MINCE, et qui pût gagner les trois mille francs que M. Burdin avait offerts à l'avidité des magnétiseurs.

» Ce n'est pas que personne ne se soit présenté, au contraire, il y a eu des ergoteurs qu'on appellera d'un autre nom, si l'on veut, qui sont venus discuter, au lieu d'agir ; qui sont venus dire que leur somnambule voyait par les pommettes, ou par l'espace inter-oculaire, ou par le front, le tout pour s'opposer à ce que l'on couvrît toute la face d'un corps opaque, et pour obtenir qu'on cachât seulement la région des yeux, et que les somnambules pussent au moins voir par la circonférence de la région. A les entendre, ils ignorent, dans leur innocence, comment leur somnambule peut voir par ces diverses parties ; ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils ne voient point par leurs yeux, puisqu'ils voient malgré un bandeau épais, garni de coton en dessous, malgré des emplâtres ou quelques autres corps particuliers dont on couvre leurs yeux ; en un mot, ils ne présentent cette vision magnétique ou somnambulique à l'admiration des savans que comme un phénomène extraordinairement curieux, qui se réalise seulement dans certaines conditions très-circonscrites ; qu'il est impossible de modifier, de changer, sans empêcher le merveilleux phénomène, et qui, par conséquent, mérite toute l'attention de la science (2).

» Mais tandis qu'ils se montrent si retenus devant les

(1) M. Burdin m'avait prévenu de ses intentions plusieurs mois avant de proposer son prix.

(2) Ainsi, suivant M. Pigeaire, sa fille ne pouvait voir qu'au moyen d'un bandeau tout spécial qui bouchait mal les yeux, et ne pouvait le faire avec le bandeau de M. Donné qui les bouchait très-bien. Cela se conçoit. Mademoiselle Prudence de son côté ne peut lire, dit le magnétiseur, si le taffetas obturateur des yeux remonte sur les côtés de la racine du nez.

hommes de la science , ils publient partout devant les hommes du monde que leurs somnambules voient et lisent non pas à travers un bandeau particulier , une espèce particulière d'emplâtres, mais à travers les corps opaques jusque dans le sein de nos organes comme s'ils voyaient et lisaient à travers tous les corps opaques. Pourquoi donc, si réservés dans leur langage devant des juges sévères et compétens, se montrent-ils si peu scrupuleux et si peu vrais dans leurs annonces devant des hommes peu sévères et peu compétens ? C'est que les magnétiseurs ont des promesses, et les somnambules des talens qui sont, comme on le dirait en physique, *en raison inverse de la sévérité des spectateurs ou des éditeurs*. Plus les spectateurs sont sévères , plus les magnétiseurs sont scrupuleux dans leurs annonces, moins les somnambules sont extraordinaires dans leur clairvoyance ; mais plus les auditeurs et les spectateurs sont faciles et crédules , plus les magnétiseurs enflent leurs promesses, plus les somnambules sont merveilleux (1). Je ne dis

(1) C'est ainsi que mademoiselle Prudence , qui a montré devant nous si peu de talent , a étonné dernièrement la ville de Troyes. Pendant son somnambulisme, elle voyait et décrivait avec une netteté et une précision admirables l'intérieur des maisons qu'elle n'avait jamais vues. Voici le seul exemple de description que je trouve dans la lettre où je puise ces renseignemens. — Elle voyait dans la chambre d'un jeune homme , « sur un secrétaire , quelque chose comme du drap ; non , c'est plus fin , bien plus fin, reprenait-elle, il y a des fleurs. » Proposez à vingt personnes cette énigme à description si nette et si précise, vous aurez probablement autant de réponses différentes, ou même vous n'en aurez point de la part de plusieurs de ces personnes. Les unes, si le jeune homme est garçon , pourront dire que l'objet est une calotte grecque brodée , ou un gilet, ou une cravate , ou un foulard , ou un pantalon avec des fleurs placées dessus ou à côté , dans un vase ou hors un vase , etc. ; les autres un foulard à mettre autour du cou, un mouchoir pour couvrir les épaules, un *châle*, un coussin de bergère avec un dessin de fleurs et une foule d'autres choses, tant la description de la somnambule est nette et précise. Qui ne voit qu'une pareille description est vague et équivoque comme les réponses des oracles de l'antiquité, afin de s'appliquer un peu à une infinité de choses, à rien d'une manière précise , et à laisser la crédulité publique la féconder, la grandir et en faire quelque chose d'admirable. Il y a cependant des cas où les indications des somnambules sont précises et dési-

pas, messieurs, que les magnétiseurs soient des jongleurs, mais vous le voyez il en est des somnambules comme des jongleurs, le nombre et la puissance de leurs miracles sont toujours proportionnés à la crédulité des témoins ; aussi point de témoins crédules, point de miracles ! La crédulité, messieurs, est donc la clé du succès du magnétisme, c'est la source d'où découlent les merveilles de la vision des somnambules. Et, comme c'est un penchant naturel à l'homme de croire ce qu'on lui affirme avec assurance, il peut arriver qu'à un talent éminent, à des connaissances étendues, s'allie chez la même personne trop de confiance dans le caractère ; et en général on en a d'autant plus qu'on est soi-même plus incapable de chercher à abuser les autres. Aussi des hommes de bonne foi et du plus grand mérite ont été trompés par d'ignorans jongleurs, par suite du trop peu de défiance qu'ils apportaient à les observer.

» Une fois abusé on est de plus en plus disposé à se laisser tromper davantage, parce que, séduit par un premier, fait on est de moins en moins disposé à se défier de toute surprise.

» De tout cela ne faut-il pas conclure que les somnambules sont tout-à-fait impuissans à voir en présence des personnes sévères, défiantes et incrédules ? Sans doute, et depuis longtemps même, les magnétiseurs l'ont proclamé. L'incrédulité neutralise l'influence du magnétisme ; de là vient la nécessité de la foi, entendez-vous ! de la foi au magnétisme, comme de la foi aux miracles lorsque vous y voudrez voir quelque chose d'extraordinaire !

» En résumé, mademoiselle Pigeaire ne lisait qu'avec un appareil qui bouchait imparfaitement les yeux ; je m'en suis assuré sur elle et sur moi-même successivement, et d'ailleurs elle le dérangeait par une infinité de mouvemens et de grimaces. Calyste jouait aux cartes avec un appareil plus grossier encore, qu'il dérangeait aussi beaucoup plus vite que

gnent ces objets par leur nom ; ce sont ceux où les somnambules les connaissent à l'avance. Voilà du moins ce que les hommes sévères, les commissions académiques ont toujours trouvé au fond de ces jongleries. (Voy. l'histoire du magnétisme par MM. Burdin et Dubois.)

ne le faisait mademoiselle Pigeaire. Quant à mademoiselle Prudence, elle lisait avec un appareil plus parfait en apparence et moins solide en réalité ; aussi en imposait-elle plus aisément que les deux précédens somnambules. Quoique M. Frappart me l'ait présentée dans une de ses lettres, comme le plus distingué des somnambules qu'il ait vus, le tour qu'elle fait est certainement beaucoup plus aisé que celui de mademoiselle Pigeaire ; c'est, au reste, ce que prouve l'expérience. Montrer par quel mécanisme ces somnambules voient des cartes et lisent un livre, soit malgré les emplâtres qui couvrent leurs yeux, soit malgré les bandeaux qui les cachent et ceignent leur tête, tel a été le but des expériences que j'ai exécutées sur plusieurs de mes amis et sur moi-même. Faire observer d'ailleurs que les somnambules qui voyaient distinctement autrefois et devant les gens du monde jusque dans la lune, à travers l'épaisseur de la terre, et puis seulement à travers les murailles, ou qui, devant les gens du monde, prétendent voir jusque dans les profondeurs de nos organes, ne voient pas à travers la plus mince feuille de papier, quand ils sont en présence de gens sévères et compétens, capables de les bien observer dans leurs préparatifs et de les suivre dans leurs manœuvres ; que leurs talens sont toujours en raison inverse de la sévérité et de la défiance des témoins ; qu'en réalité les magnétiseurs et leurs somnambules n'ont jamais prouvé qu'ils puissent voir, soit avec les yeux fermés, soit à travers les corps opaques, et que toutes les assertions contraires de leur part sont aussi vaines que mensongères ; tel est le but que je me suis proposé, et auquel je crois être parvenu par une démonstration aussi sévère que rigoureuse. »

OUVRAGES OFFERTS A L'ACADÉMIE.

- 1° Archives de pharmacie, publiées par M. Brander, 6° cahier, 1840.
- 2° Journal de la Société des sciences médicales de Lisbonne. 10 cahiers pour 1840.
- 3° Traité de pathologie, iatrique ou médicale, par M. le professeur Piorry, 7° livraison.